

7. De l'attente à l'espoir

Le pas le plus important, on pourrait même dire : le saut le plus important à faire et à refaire pour parcourir ce chemin de vie, c'est de passer *de la simple attente à l'espérance*.

Face à chaque problème, à chaque difficulté ou manque nous réagissons avec l'instinct de l'attente de l'immédiat, de l'attente d'une solution, d'une satisfaction, c'est-à-dire de quelque chose qui viendra répondre le plus rapidement possible à notre besoin. La culture informatique et consumériste du « tout et tout de suite » a accentué cette tendance, ou du moins en a fait une situation permanente dans laquelle nous vivons tout : les relations humaines, le travail, les études, la conception du temps, la santé et la maladie, etc. Mais aussi la religion, et donc la manière de vivre une vocation, même si elle est monastique et contemplative.

La bulle du Pape François pour le Jubilé contient également un passage très explicite à ce sujet, lorsqu'il parle de la patience : « Dans un monde où la précipitation est devenue une constante, nous nous sommes habitués à vouloir tout et tout de suite. On n'a plus le temps de se rencontrer et souvent, même dans les familles, il devient difficile de se retrouver et de se parler calmement. La patience est mise à mal par la précipitation, causant de graves préjudices aux personnes. En effet, l'intolérance, la nervosité, parfois la violence gratuite surgissent, provoquant l'insatisfaction et la fermeture. De plus, à l'ère d'internet où l'espace et le temps sont dominés par le "ici et maintenant", la patience n'est pas la bienvenue. » (*Spes non confundit*, § 4)

Nous devons prendre conscience que cette tendance culturelle du « tout-tout de suite » a, en quelque sorte, pénétré nos cœurs, nos consciences, notre façon de vivre, notre ego et donc notre liberté. Nous ne nous rendons pas compte que, imprégnée par cette tendance, déterminée par cette tendance, la liberté subit une régression, une sorte d'aliénation, parce qu'elle n'est pas libre, elle n'est pas libre de choisir. Le désir de posséder immédiatement devient plus grand que notre liberté, c'est comme si elle n'avait plus d'espace pour agir, pour s'exercer et, par conséquent, elle étouffe. Nous avons perdu la conscience que l'espace dans lequel la liberté respire est un désir qui ne s'empare pas de ce qu'il désire, mais le laisse exister et l'aime sans se l'assimiler.

Cette réduction de la liberté n'est pas du tout nouvelle, car elle est fondamentalement la caractéristique du péché originel et donc de tout péché. Internet n'a rien inventé. Ève et Adam prennent le fruit défendu auquel Dieu a attiré leur attention pour qu'ils puissent, en le regardant, exercer la liberté d'un désir qui ne possède ni ne consomme. Le fruit défendu faisait aussi partie du jardin que Dieu avait créé pour eux, il leur était donc donné, il était pour eux. Si Dieu l'a créé, s'il l'a placé dans le jardin qu'il a créé pour l'homme et la femme, s'il ne l'a pas caché, c'est que cet arbre et ce fruit ont aussi été faits et donnés pour l'homme. Seulement, il n'a pas été donné pour que l'homme le prenne et le consomme, mais pour qu'il soit donné comme un mystère que Dieu leur révélerait au cours du temps.

« La femme s'aperçut que le fruit de l'arbre devait être savoureux, qu'il était agréable à regarder et qu'il était désirable, cet arbre, puisqu'il donnait l'intelligence. Elle prit de son fruit, et en mangea. Elle en donna aussi à son mari, et il en mangea. Alors leurs yeux à tous deux s'ouvrirent et ils se rendirent compte qu'ils étaient nus. Ils attachèrent les unes aux autres des feuilles de figuier, et ils s'en firent des pagnes. Ils entendirent la voix du Seigneur Dieu qui se promenait dans le jardin à la brise du jour. L'homme et sa femme allèrent se cacher aux regards du Seigneur Dieu parmi les arbres du jardin. Le Seigneur Dieu appela l'homme et lui dit : "Où es-tu donc ?" » (Gn 3,6-9)

Le fruit « était désirable, puisqu'il donnait l'intelligence ». Le désir de l'intelligence, de la sagesse est certainement un bon désir que Dieu a placé dans le cœur de l'homme. L'erreur n'est pas ce désir, mais de penser que la sagesse consiste en la possession d'un pouvoir et non en l'ouverture humble et confiante au don que Dieu nous fait.

Tombés dans cette erreur, l'homme et la femme se ferment non seulement à tout don, mais aussi au Donateur qui vient à leur rencontre et semble surpris de ne pas trouver la créature humaine venir vers lui comme un enfant qui court joyeusement vers son papa qui rentre à la maison. Le péché ferme le cœur à l'attente de Dieu. Et l'homme qui perd l'ouverture au Seigneur s'enfonce dans le sentiment d'être abandonné.

C'est comme si saint Benoît reprenait l'histoire humaine à partir de ce point, à partir de ce moment où Dieu revient chercher au milieu de la foule le cœur humain assoiffé de vie et de bonheur, et donc assoiffé de Lui, assoiffé de Dieu.

Comment Dieu est-il revenu et revient-il encore chercher le cœur humain assoiffé de Lui mais qui se cache ?

Juste avant d'arriver à Jérusalem, où il souffrira sa passion et sa mort pour ressusciter le troisième jour, Jésus reproduit à Jéricho la scène du paradis terrestre en apercevant le publicain Zachée qui se cache dans les branches d'un arbre, un sycomore, comme jadis Adam et Ève. Jésus le voit, l'appelle, se rend chez lui et accueille sa conversion (cf. Lc 19,1-10).

Le dernier commentaire de Jésus dans cette scène est une phrase qui résume toute sa mission : « En effet, le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu. » (Lc 19, 10)